

LES ARMES DES GLENAN...

Extrait de « Les clandestins de l'Iroise » (tome 2 – 1942.1943)
de René Pichavant – Editions Morgane 1984

A Léchiagat, petit port de pêche en face du Guilvinec, la Résistance s'organisait aussi, non pas dans le domaine du renseignement comme « Johnny » à Quimper mais, déjà, dans celui de l'action. Au coeur de l'hiver 1941, un prospecteur fougueux et persuasif, dont le pseudonyme Charles masquait Robert Ballanger (1), rendit visite à Jean-Désiré Larnicol,

Marin d'Etat réformé pour cause de maladie, le Bigouden cultivait toujours son idéal, Elu maire en mars 1935, à vingt-cinq ans, sur la liste d'« Union Populaire », il adhéra par la suite au parti communiste car c'était, à son avis, la meilleure façon de défendre la cause du peuple (2). Mais après la signature, le 26 septembre 1939, du pacte de non agression germano-soviétique qui souleva tant de controverses, le gouvernement de Monsieur Edouard Daladier avait dissous le P.C.F, Conséquence directe: une délégation spéciale dirigée par un ancien militaire de Treffiagat remplaça d'autorité le conseil, Le jeune maire déchu en éprouva une profonde amertume et souffrit davantage encore de la déconsidération subite des « braves » gens auxquels il destinait son énergie et qui se détournèrent de lui, tandis que les adversaires devenaient plus agressifs. Quand Robert Ballanger donc, responsable de l'inter-région-Bretagne du parti clandestin, le rencontra .

(1) Futur député et président du groupe parlementaire du Parti Communiste Français.

(2) En 1934, il suivait les cours de l'école avant-garde d'espéranto fondée à Lesconil et revenait souvent à pied avec un autre élève, Jean Le Coz, de Lehan, village proche de Léchiagat. Celui-ci, menuisier de son état, avait travaillé à la reconstruction des villes dans le Nord, après la guerre de 14-18 et manifestait des idées «avancées», Il l'incita à s'inscrire avec lui sur la liste qui s'opposait au radical sortant. Elle eut neuf élus contre huit: Jean Le Coz, artisan, Jos Quiniou, Jean Baudry, Yvon Goarin, Jacques Coïc, Emile Charlot, pêcheurs, Ambroise Pichon, Louis Marc, cultivateurs et Jean-Désiré, le maire parce que, pensionné, il avait plus de temps que les autres à consacrer à la chose publique. A la fin de l'année six d'entre eux adhérèrent au Parti Communiste que le Pont-l'Abbiste Alain Signor animait en pays Bigouden: JeanDésiré, Jean Le Coz, Jean Baudry, Jos Quiniou, Yves Goarin, Jacques Coïc.

Depuis septembre 1940, avec Venise Gosnat, le «grand Georges» de Nantes, il mettait en place les triangles O.S., cellules de choc à trois de l' « Organisation Spéciale » créée pour protéger les distributeurs de « l'Humanité », le journal interdit, ainsi

que les écrivains muraux, faiseurs de graffiti.

Alain Le Lay, instituteur révoqué dès 1938, puis employé à la mairie de Concarneau par son camarade Pierre Guéguin (3) et démis là encore de son poste, en assurait le secrétariat pour le Finistère et le Morbihan (4). L'objectif n'était plus le même .toutefois.

En effet, lorsque l'envie vint à Hitler de conquérir Moscou et les mines de sel en Sibérie, avait paru tout chaud le manifeste du « Comité clandestin d'organisation du Front National » qui allait étendre son influence au-delà des clivages traditionnels, sur des mots d'ordre plus larges. Et les T.P. (Travaux Particuliers) se constituèrent là-dessus, qui deviendront les F.T.P., Francs Tireurs Partisans, enfin les F.T.P.F. (Français).

Il s'agissait de rétablir les rapports avec les militants. Jean-Désiré Larnicol comptait parmi ceux qui ne pactisaient pas avec les Allemands bien avant qu'ils n'envahissent les steppes de la Russie. Ravi des retrouvailles sous son toit, il accepta de former équipe dans le secteur .

Au début de l'année nouvelle 1942 cela se précisa. Le capitaine Pierre Queignec, l'auxiliaire de Charles Tillon, chef des F.T.P ., se déplaçait à son tour. Entre-temps Jean-Désiré avait sondé les coeurs. Oh! Ce ne fut pas l'enthousiasme. Il subit même de cruelles rebuffades. Il persévéra néanmoins et, de proche en proche, trouva des appuis dans son fief, à Pont-l'Abbé, à Quimper auprès d'un libraire, Césaire Le Guyader, fidèle parmi les fidèles. A partir de ces noyaux épars, la chose prit tournure peu à peu, selon le principe absolu du cloisonnement. Il

deviendra ainsi le coordinateur des « triangles » en Cornouaille.

(3) Originaire de Quimerc'h, maire et conseiller général de Concarneau, « déchu » en mars 1940. Professeur d'E.P.S. révoqué en octobre suivant, il sera arrêté par la police de Vichy (voir en appendice ce qu'en disaient les services des Renseignements Généraux) et fusillé au camp de Châteaubriant le 22 octobre 1942, à quarante-cinq ans.

(4) Un mandat d'arrêt comme « agent dangereux » sera lancé contre lui par la préfecture du Finistère. Un gendarme de France l'arrêtera à Landévant le 15 novembre 1942, alors qu'il se rendait à bicyclette rejoindre Venise Gosnat à la gare. Au début du mois, à Pontivy, sortant de chez le coiffeur, il était tombé nez à nez avec l'ancien commissaire de police de Concarneau. Celui-ci dut donner son signalement (référence: Roger Leroux, « Le Morbihan en guerre », Joseph Floch, éditeur , Mayenne). Incarcéré au Bouguen (Brest), il sera déporté à Auschwitz le 6 juillet 1942 et y mourra de misère avant la fin de l'année.

Sur une monumentale machine à écrire camouflée au fond d'une crèche, chez les parents de Jean Le Coz, le menuisier de Léchiagat, et à leur insu (5), on commença par composer les tracts appelant à la révolte contre l'« Etat » du Maréchal, la troupe d'occupation. Obtenir le papier indispensable n'était pas une tâche facile. Un jour, à défaut de vélin, il fallut ramener de Pontivy un stock

d'emballage rose de boucherie...

Le capitaine Queignec le prévient au mois de mars : « Londres accepte de fournir des armes. Il reste à dégoter le moyen de les prendre au sous-marin que les Anglais annoncent. Un bateau. Tu peux voir ça ? »

Mais la mission se révèle plus délicate qu'il l'imagine. Elle ne suscite guère d'engouement parmi les pêcheurs. Le responsable local en contact plusieurs qui regrettent à tour de rôle de ne pouvoir satisfaire la demande, pour toutes sortes de raisons fort respectables, du genre :

- « Moi, je veux bien, mais l'équipage, non... »

- « Ma femme, jamais n'acceptera »

- « Si le coup manque, qui nourrira ma famille? Toi? »

Ce n'est assurément pas une petite affaire. Pourtant Michel Bolloré le patron de *l'Audacieux*, le bien nommé, un langoustier de quatorze mètres cinquante, moteur Bollinder de vingt chevaux, immatriculé GV5167 ne cherche pas de faux-fuyants:

- « A ton service, Jean-Désiré; Dis-leur que je travaille d'habitude sur le plateau de Belle-Ile; celui de Rochebonne en période favorable. Ils ont le choix. La marée dure quinze jours et il y a de la place dans le vivier... »

(5) Ils étaient cultivateurs et goémoniers au «village» de Lehan.

Le capitaine se charge des relations avec l'état-major. Tout est prêt le 20 juin. Mais *L'Audacieux* rentre bredouille. Trois semaines plus tard, deuxième essai selon les directives, deuxième déconvenue toujours au large de Belle-Ile.

Michel Bolloré se met à douter:

-« Ton truc n'a pas l'air très sérieux! A moins qu'ils ne veulent plus nous refiler la camelote... »

Son ami le rassure. Ce sera pour la prochaine fois. Garanti. Les problèmes sont résolus (6).

De fait, le troisième voyage s'avère le bon, au départ du mois d'août.

Le patron a reçu de nouvelles coordonnées et il n'attendra plus un submersible trop fantasque mais un bateau de pêche comme le sien. Seul le co-proprétaire, Sébastien Coïc, est dans le secret. Le reste de l'équipage, Léon Moigne, Pierre Kervévan, Corentin Queffélec, Sébastien Larnicol et son fils du même prénom, mousse de seize ans, ignorent ce qui se prépare .

(6) Les Britanniques ont hésité avant de livrer des armes aux mouvements de Résistance qu'ils ne contrôlaient pas.

Ils entament leur quatrième jour de mer parmi sept autres langoustiers, à quatre heures de route au sud de Belle-Ile, quand le patron remonte au nordet, s'écarte de la flottille. Les hommes n'ont pas compris la manoeuvre mais il est le maître et ils se contentent de grommeler entre eux.

-« Ha sod e'deut ? Amant n'eus pesk ebet ! » (Et il est devenu fou ? Ici il n'y a aucun poisson !)

Vingt et une heure ce 6 août. Il reste une dizaine d'orins à l'eau. Un bateau approche. On croirait le « Mouscoul » du Guilvinec (7). Son allure. Les

marins s'interrogent :

- « Il est parti en Angleterre. Qu'est-ce qu'il vient faire par là aujourd'hui? »

Le « *Mouscoul* » qui porte un nom cocasse: « *Vas-y voir* » avance toujours. Sur le pont, quatre hommes vêtus de rouge, immobiles,

- « Guiz paotred Kérity? (comme les gars de Kérity-Penmarc-h ?)

Ils semblent indifférents à la surprise qu'ils suscitent. Ils accostent : L'un d'entre eux s'enquiert :

(7) Le « *Mouscoul* » était parti du Guilvinec le 24 juin 1940.

- " Vous êtes Espagnols ? "

Quelle question! Cela se voit assez, à la tenue, qu'ils sont Bretons... Michel Bolloré réplique :

- " Non. Français ".

Le mot de passe.

Le jeune homme qui a interrogé ôte sa vareuse alors et revêt la tunique d'officier britannique. C'est Daniel Lomenech de Pont Aven (8)! Ses trois compagnons passent à leur tour l'uniforme de la Royal Navy. Le coup de théâtre éberlue les pêcheurs. Le commandant du « *Vas_y voir* » témoigne en la circonstance d'un panache superbe à la limite de la provocation : des patrouilleurs peuvent survenir d'un instant à l'autre

Le patron affranchit les sicns :

- " Ils nous apportent des fusils »,

Le temps est au beau fixe. Les marins mettent le canot à la mer.

Quelques de sucre, de cigarettes anglaises récompensent la peine et atténue la rancœur de ne pas avoir été avertis de la dangereuse corvée: Ils ont transbordé douze containers étanches et deux grandes caisses comme celles à homards des mareyeurs, mais peintes

en noir. Elles

contiennent de la dynamite.

- « Gast, Michel, t'aurais pu prévenir! "

La marchandise demeure sur le pont quatre jours encore, jusqu'à la fin de la marée .Vient le moment du retour.

- « Avec ce lest , impossible!"

Les avis divergent. Comment se soustraire au contrôle d'arrivée ? On ne plaisante pas avec ces choses-là : elles ne ressemblent pas assez aux langoustes !

- " D'accord, décide Ic " maître ", On les dépose aux Glénan, ni vu ni connu. Où là quelqu'un les reprendra quand il voudra ",

A une heure de Penfret, six torpilleurs de la Kriegmarine foncent sur eux. Il est trop tard pour dissimuler le fret dans la cale.

-« S'ils abordent, il ne reste qu'une solution: mettre le feu au tas! "

Cette perspective ne les réjouit guère. mais les patrouilleurs poursuivent leur route sans ralentir, la présence de pêcheurs dans les parages n'a pas surpris les officiers: il leur arrive souvent de faire escale aux îles pour cueillir des berniques...

La nuit tombe. L' *Audacieux* relâche à la « couronne de sable », un banc collé à Saint-Nicolas. Pierre Kervévan et Sébastien, le mousse maintiennent le langoustier dans les coureux pendant que les autres marins effectuent le transbordement sur l'annexe, creusent le sable pour y enfouir les deux caisses et mouillent les « containers » par trois mètres de fond.

Guillaume Bodéré va parfaire l'ouvrage.

Il sait par coeur tous les cailloux, pour avoir géré là-bas le vivier de l'illustre maison Prunier (9) tandis que dans le café familial qui servait d'auberge sa femme préparait la soupe de congre aux « pêcheurs de roches » L'Occupation l'a obligé à reprendre pied sur la grande terre...

Mais le vendredi 22 mai 1942, *Vers le destin*, son canot de huit mètres cinquante, sombrait en revenant des Glénan (10). Privé de son outil de travail, Lom' a dû embarquer sur *l'Entre Nous* de Jean Baudry qui pratique « la daurade devant l'archipel ».

Jean-Désiré Larnicol confie son problème au patron, camarade du conseil municipal. Celui-ci l'assure de son concours et soumet le projet au matelot dont la connaissance des lieux lui sera très utile :

- « C'est à faire en douce, toi et moi... Motus! »

Le prétexte est bon: récupérer le matériel du « Vers le destin ». Les trois autres membres de l'équipage offrent leur aide.

- « Pas la peine pour douze ou treize malheureux casiers! »

(9) Etablissement parisien

(10) Louis Guéguen. le beau-frère de Lom (diminutif breton de son prénom Guillaume) y perdit la vie hélas !

Si Jean Baudry a prévenu sa femme, Guillaume Bodéré n'a rien dit chez lui, Ils partent le 14 août, un vendredi, trois jours après le retour de « L'Audacieux ». Le lendemain, pardon de la Joie à Penmarc'h (11), la garde sera moins attentive.

Guillaume connaît les effectifs allemands sur les Îles : trente-deux à Penfret, une douzaine au Drénec, deux seulement à Saint-Nicolas.

- " Ces deux-là, suggère Jean, on n'aura aucun mal à leur mettre la main dessus et à les mouiller en route! »

Mais ce n'est pas le but du voyage et son comparse lui explique :

- « Ils m'ont l'air de vieux pères de famille qui passent le plus clair du temps à boire »

...Et à chasser le lapin. Les pêcheurs les découvrent en effet à l'autre bout de l'île, à l'affût, le doigt sur la détente Ils font signe de ne pas approcher davantage, à cause du gibier qui se méfierait. Mais l'ausweis à viser?

- "Gut! Gut!.,

Ce n'est pas le moment de les déranger. Qu'ils aillent !

Les engins de pêche à bord, *l'Entre Nous* attend la nuit devant Fort Cigogne, un îlot choisi par Vauban, que les Germains ont dédaigné. Des caseyeurs de Loctudy rejoignent également l'abri. L'un des habitués, revenu à Larvor pour la vente a laissé sa prame sur place, L'aubaine ! Jean Baudry et Guillaume Bodéré tournent leur bosse sur sa chaîne. De cette manière ils partiront à l'heure voulue, sans éveiller l'attention du voisinage et

feignent de dormir.

A minuit de la pleine lune, ils s'éloignent en catimini sur le canot providentiel dans le calme plat, virent au plus court entre les rochers, parviennent ainsi à la « couronne de sable ».

Une fusée verte lancée de l'île aux Moutons, ou de Moustierlin, illumine soudain le secteur. Les noctambules se jettent à plat ventre. Les Allemands de Penfret possèdent des mitrailleuses et ils constituaient debout une cible idéale. Ont-ils été dénoncés? Aperçus? La lumière s'éteint. Ils épient les ténèbres encore un peu et, rassurés, grattent le sable à l'endroit prescrit. Les longues caisses de poudre jaune en sacs apparaissent. Au tour des filières de containers immergés près d'une roche: Au troisième

(11) Pardon de la chapelle Notre-Dame-de-la-Joie au bord de la mer. On y vient de partout à la ronde. Les Allemands suivirent la tradition populaire.

Essai du grappin, ils en accrochent sept et remontent facilement leur bon poids de cinquante kilos pièce. Un huitième, alourdi d'eau, parvient à deux reprises à la hauteur du bastingage, et retombe. Tant pis! La nuit commence à s'éclaircir. On verra pour le reste. Ils lâchent le bout, placent une petite bouée sur l'orin et retournent à Fort-Cigogne. Avec toujours autant de prudence. Les pêcheurs de Loctudy n'ont pas remarqué le mouvement. Lorsqu'ils lèvent l'ancre, les deux collègues de Léchiagat s'étirent avec lenteur face au soleil, comme s'ils

venaient de s'éveiller, et parlent avec eux du beau temps qu'il va faire

Avant de toucher au port, Jean Baudry, s'empare du merle, le gros morceau de bois qui sert à étarquer la misaine.

- « Y a plus le choix! Tu vas sur la digue. Si un Boche veut descendre, tu le démâtes. Moi, avec ça je me charge des autres et on se taille ! »

La mer est basse au bout de la jetée. Le livret à la main. Guillaume Bodéré grimpe à l'échelle de fer. Il a gravi sept barreaux quand le préposé de la Gast présente son fessier.

- " Pennoz! (Comment?) .Je monte ou vous venez à bord, on ne peut pas se croiser là-dessus! "

- Ach so! Komen!" (Venez!)

Sur le môle, il lui tend le carnet de Contrôle et l'entretien de la guerre :

- « Vous content? Russian kaputt ! »

- Ja ! ja ! apposer

Visiblement heureux en ce 15 août de fête, le soldat allemand l'emmène au bureau pour apposer le cachet règlementaire.

Et l'obstacle franchi, *l'Entre Nous* met bout à terre au fond de l'anse, il est l'heure de midi.

Guillaume Bodéré a sollicité de Laurent Daniel, le paysan de Kéristin près de chez lui à Treffiagat, le prêt de son cheval et d'une charrette:

- « . Juste pour transporter quelques affaires... "

Lc voisin propose ses services :

- Bijou est têtue. Des fois qu'il te bouderait... "

-« T'inquiète pas! Je m'arrange avec

lui! "

Bijou manifeste effectivement des réticences sur la grève. Non par caprice, car on le flatte comme il aime, à l'encolure, mais la charge est plus pesante qu'il ne semble. Les casiers recouvrent de lourdes caisses. Il se décide enfin, tend ses jarrets, hue cocotte ! et arrache les roues du sable.

Sur le quai, Jean-Désiré Larnicol effectue les cent pas.

Les colis doivent être enlevés deux jours après. Ils demeurent un peu plus longtemps et dans la maison de Guillaume se répand l'odeur âcre de la poudre...

Jean Le Coz vient voir la marchandise. Son atelier de Léchiagat avait été choisi pour la ranger mais l'endroit paraissant moins sûr à la réflexion, on l'a délogé le soir même (12).

Les mitraillettes sont en pièces détachées, les revolvers dans de longs étuis. Il en prélève un et demande à son ami :

- "Tu ne te sers pas?"
- " J'irai en chercher d'autres... "

Quatre « containers » seront ramenés encore, trois sur le « Saint-Tudy » de Lesconil, un sur « L'Exploité de la mer », du même port et déposés dans la carrière de Vincent LARNICOL au fond du Steir.(13)

(12) Moins sûr pour des raisons politiques: la police et la gendarmerie françaises suspectent les lieux et y font de fréquentes visites.

Une équipe venue de Concarneau en

camionnette finit de prendre livraison des armes le mercredi 19 août au petit matin quand, sur la grand route, passent en trombe des voitures chargées d'uniformes qui se dirigent vers Léchiagat,

Une vaste opération avec l'appui d'Henri-Jean Soutif, le commissaire des Renseignements généraux à la Préfecture de Quimper vise le milieu communiste (14), Les domiciles de Jean LE COZ , Michel BOLLORE, Laurent HENOT, le café de Catherine CHARLOT, à la Pointe, sont encerclés,

En repoussant les volets, Jean-Désiré LARNICOL aperçoit la troupe devant chez lui. Le bruit des bottes l'a réveillé. On cogne à la porte, il se précipite dans la chambre de sa fillette de huit ans qu'il embrasse, et va ouvrir,

A la tête d'une forte escouade, Soutif en personne fait irruption et les fouilles s'organisent, méthodiques, de fond en comble, se poursuivent dans le jardin, Armés de barres de fer, les Allemands sondent le sol. Par bonheur ils ne mènent pas leurs recherches jusqu'au bout : des pistolets sont enterrés depuis la veille au pied de la clôture,

Pendant ce temps le commissaire, plein d'arrogance, l'interroge et enregistre les réponses sur sa machine à écrire portative. Fébrile, il tape et tape et tape son rapport (15).

Mais une estafette surgit et en suspend le fil. Elle vient du Guilvinec ; s'adresse à l'officier qui mène les investigations. Le commissaire referme sa mallette. D'un seul coup tout le monde se retire. La nouvelle du débarquement à Dieppe provoque ce repli général. L'ordre s'est répandu: toutes affaires cessantes que les forces

disponibles refluent vers le centre de la France

19 août 1942: Opération Jubilé. Par tracts, les alliés ont prévenu: *« Français ceci est un coup de main et non pas l'invasion. Nous vous prions instamment de n'y prendre part en aucune façon et de ne faire quoi que ce soit qui puisse entraîner des représailles de la part de l'ennemi. Nous faisons appel à votre sang-froid et à votre bon sens. Lorsque l'heure sonnera, nous vous avertirons. C'est alors que nous agirons côte à côte pour notre victoire commune et pour votre liberté »*

A 6 heures 05, 6086 hommes de la deuxième division canadienne débarquent. Avec eux des Français qui sont déposés à l'aile droite, sur la plage de Varengue, au pied des falaises. Bilan en moins de dix heures: cinq cents officiers et quatre mille soldats tués, blessés ou capturés.

Les Dieppois, réfugiés dans les abris recevront dix millions de francs pour « leur attitude plus que correcte et, en reconnaissance, les prisonniers de guerre domiciliés dans les localités' du secteur des combats seront libérés ».., Et associés ainsi à « la victoire de la Wehrmacht »

La rafle a tourné court par une coïncidence inouïe. La leçon est claire cependant: l'ennemi dispose de bonnes sources d'information. Le jour même Jean-Désiré Larnicol disparaît. Sautant par une fenêtre, il se réfugie à cent mètres, dans la cabane au fond du

jardin d'un oncle. Il se cache ensuite chez un autre oncle par alliance, Emmanuel Queffelec (16) et prend le train, à Tréméoc pour Versailles...

Au préalable, il a confié à Guillaume Bodéré le soin de prévenir les principaux responsables des périls encourus et conseille à Michel Bolloré de « L'Audacieux » :

- « *Tiens-toi sur tes gardes. Il y a des fuites et des mouchards dans le coin. Au premier signe, n'hésite pas: décanille!* »

Les bavardages causent une fois de plus des dégâts.

Jean Le Coz est arrêté le 20 septembre. Il sera déporté.

Le mercredi 30 septembre, l' *Entre Nous* rentre au port. Guillaume Bodéré débarque à la Pointe. Il a prévu, généreuse intention, d'apporter une godaille à la mère d'un ancien mousse, péri en mer. Sur la route de Treffiagat, une femme puisant de l'eau à la fontaine, lui fait part de ses craintes:

- « *On parle de trop. Vous allez tous être pris!* »

Elle en a le pressentiment.

Il continue son chemin. A un kilomètre du port, près de Kéristin, une autre connaissance l'avertit (17) :

- « *Kerz buhen d'ar ger.* (Va vite à la maison) Des messieurs t'attendent ».

Peut-être des camarades. Un peu plus haut, c'est au tour d'un pêcheur, qui descend avec une charretée de pain (18) :

- « *Je ne sais pas ce qui se passe, mais ta maison est cernée. J'ai entendu un coup de sifflet* ».

Les amis ne se comportent pas de cette

manière. Il se réfugie au « vieux Kéristin », légèrement à l'écart, relit une dernière fois et déchire, avale à petites gorgées de salive la feuille sur laquelle Jean-Désiré avait inscrit les noms des personnes à joindre en cas de besoin.

Derrière un talus il se cache, espérant voir passer son épouse. Tous les jours à la même heure, elle prend son lait à la ferme. Mais elle ne vient pas... Par contre, quatre gendarmes du Guilvinec montent à bicyclette vers son logis. Il les entend se demander tout haut :

- « La voiture est toujours là-bas ? »

Jean Baudry ramène le bateau à quai lorsque la marée montante le permet. Un marin lui signale:

- « Les gendarmes de Pont-I' Abbé te recherchent. Ils sont allés chez toi ».

- « Pourquoi donc? J'ai rien à voir avec ces gens-là! »

Il a haussé les épaules.

Un peu plus loin, près du petit phare, le chef lui passe les menottes avec un évident plaisir...

Les trois hommes d'équipage ont été interrogés mais on s'est vite aperçu qu'ils ignoraient tout du « crime » et on les a relâchés.

A Versailles, l'ancien maire a trouvé gîte chez un cousin qui travaille aux P.T.T. Mais il se sent perdu dans la ville. Il y demeure quinze jours encore, délai qu'il s'est assigné avant de revenir au pays, du moins si rien ne se passait d'ici là.

Rien. Il achète son billet de retour, rassemble ses menus objets. Il va partir, lorsque son beau-frère, Sébastien Caillard, arrive de Léchiagat et lui décrit la situation nouvelle :

- « Ils ont arrêté Jean Baudry hier. Je t'apporte des vêtements, un peu d'argent. Tu files! Tu files tout de suite! »

Il se réfugie à Paris auprès d'un ami d'école, Sylvestre Le Prince, requis aux Télécommunications, rue des Archives, qui examine le sujet avec ses collègues. Il y a deux solutions: le repli chez un nommé Lemercier, dans le dixième arrondissement, ou chez la soeur d'un copain, dans le troisième. Il séjourne épisodiquement chez l'un et chez l'autre, pour mieux brouiller les pistes.

Le hasard lui réserve bientôt une surprise de taille au « Coucou », cabaret de chansonniers proche de la place de la République. Il croit reconnaître cette tête-là dans la pénombre. A l'entracte la salle s'éclaire. Mais oui! Robert Ballanger ! Ils ne se sont pas vus depuis deux ans. D'un clin d'oeil, celui qui lui mit le doigt dans l'engrenage l'invite à le suivre dehors. Sur le boulevard Saint-Martin, Jean-Désiré conte son infortune et, quelques jours après, reçoit une carte d'identité très officielle au nom de Robert Le Mercier, domicile: Vanves, profession: comptable dans une maison de graines et de fleurs. Il disposait déjà d'un certificat de travail dans l'entreprise : sa logeuse y était employée. A l'aide d'un tampon, elle avait établi la fausse pièce. Il se trouve désormais en règle totalement et peut prendre contact avec les camarades du Parti.

Il participera ainsi à la libération de Paris et fera pour elle le coup de feu. Quand Leclerc y entrera, il tenait le poste du pont Louis-Philippe, pas loin de l'île Saint-Louis, responsable de ce beau quartier. Les toits de la capitale

enfin débarrassés de ses derniers miliciens, il reviendra le 12 septembre 1944 à Léchiagat, deux ans après son départ précipité.

Réélu maire, il sera conseiller général du canton de Pont l' Abbé, jusqu'en 1949.

Nuit du 5 au 6 novembre 1942: Le général Giraud embarque près du Lavandou dans le sous-marin britannique ((*Seraph* ", pour Gibraltar. Il pense commander en chef le débarquement ((*et il faut quarante-huit heures,* pour ramener ce brave Français. à un plus juste proportion. " (Winston Churchill).

8 novembre: débarquement anglo-américain en Algérie et au Maroc, sous le commandement du général Eisenhower .

10 novembre, Winston Churchill : ((*Ce n'est pas la fin. Ce n'est même pas le commencement de la fin. Mais peut-être la fin du commencement*''.

Guillaume Bodéré erre maintenant dans la campagne de Bigoudénie. Un paysan lui offre l'hospitalité de sa maisonnette à la pointe de la Torche où la mer roule sa fureur. De là, il tente de prévenir le responsable du « Front National » à Saint-Guérolé-Penmarc'h. « Gwen » Le Lay, un marin de commerce lui aussi sur la sellette s'est éclipsé (19). La chasse aux communistes bat son plein sous la conduite de l'implacable Soutif..,

Le matelot de *l'Entre Nous'* doit s'éloigner à son tour.

(13) Le capitaine Queignec avait alerté le responsable du Front National pour Lesconil, Louis Larnicol, marin-pêcheur, qui contacta le patron du « Saint Tudy »; Bastien Bargain. Le bateau partira de Concarneau le 29 août avec Michel Cosquer et Julien Faou. Ce dernier connaîtra une fin tragique : arrêté le 12 juin 1944 , conduit à l'usine Maingourd, casernement de la Gast , il sera condamné à mort le 22 , exécuté le lendemain soir et enterré dans le sable de la dune, au nord de la Pointe de la Torche , à une vingtaine de mètres de la plus haute mer. De même, sollicités par Louis Larnicol, Etienne Le Brenn et Albert Primot, propriétaires associés de « L'Exploité de la mer , se sont rendus à Saint Nicolas

(14) En 1939, Soutif avait adhéré à la SPAC, la « Section Police Anti-Communiste », à Rennes. Voir son rôle en appendice.

(15) Des actions de ce genre et d'autres qui provoquèrent des vides dans le milieu communiste, lui vaudront d'être arrêté à la Libération (en tenue de capitaine) par la police et conduit à l'école Saint-Charles convertie en prison. Il y aura tout de suite des interventions pour sa remise en liberté, celle des juges du tribunal, par exemple, auprès de Pierre Dréau, le commandant de la Sécurité militaire, qui se montrera intransigeant « en raison du nombre de morts que ce monsieur a sur la conscience » Sa réponse aux juges dans une pièce derrière la salle d'audience au palais de Justice. Un groupe alors organisera son évvasion au cours de l'instruction (voir en appendice)

Peu auparavant un authentique responsable, du nom de Redeau, lieutenant du BCRA était venu de Paris prendre des dossiers importants, dont celui de l'ancien commissaire comportant notamment un panégyrique où il détaillait toute son activité dans le but d'obtenir la libération d'un cousin prisonnier outre-Rhin (Témoignage de Maurice Dirou, à l'époque attaché au deuxième bureau installé à Kerfeunteun). Deux jours après, Redeau était assassiné à la Maison brûlée de Maisons-Alfort. Soutif s'évanouira dans la nature, plus précisément à Antony, dans la région parisienne, chez un ami résistant. Condamné par coutumace, il passera de nombreux mois dans la clandestinité sous le nom de Georges Cuvillier et trouvera emploi aux " Compagnons de la Victoire ", puis à la " Confédération générale des Combattants ". Mais la Sécurité militaire poursuivait ses recherches. Impliqué plus tard dans le « Plan bleu » complot farfelu contre la Quatrième République, il sera de nouveau incarcéré. Il aura ainsi à répondre cette fois des faits sous l'Occupation. Il expliquera sa conduite, apportera des attestations de son appartenance au réseau « Alliance ». A Jean Désiré Larnicol il répliquera :

- « Mais je ne vous ai pas arrêté », escamotant le départ soudain des Allemands vers Dieppe ce matin-là.

Son avocat Maître Tixier-Vignancourt coupera deux fois la parole à Pierre Dréau qui devra pour continuer son témoignage le repousser vivement du coude. La cour de justice de Paris acquittera Henri-Jean Soutif, d'origine

oranaise.

(16) Patron de langoustier et frère de Corentin, matelot sur *L'Audacieux*.

(17) Corentin Joncour. La femme à la fontaine était l'épouse de Michel Le Golf, institutrice.

(18) Michel Jaouen.

(19) Son fils de dix-huit ans, Lucien. sera pris à sa place.

La soeur de Jean Le Coz, Albertine Hénot, épouse de Laurent, maçon de Treffiagat, lui fournit pour cela une carte au nom d'Albert Le Fur (20). Michel Le Goff, instituteur de Léchiagat, lui procure le pistolet qu'il réclame et il s'en va dans une ferme de Saint-Evarzec, sans pour autant voir la fin de ses ennuis. Le voilà pris dans une rafle de quatorze réfractaires et il se retrouve au " camp de séjour surveillé " récente institution de " Vichy ", entre l'hôpital psychiatrique et l'hospice de Quimper, prévenu de travail obligatoire en Thuringe...

La chance lui sourit. Le cousin de sa femme, gendarme à Rosporden, accomplissant là un stage, lui indique la meilleure façon de s'évader. Tout simple. Le pandore en grande tenue se rend d'abord à Mesgloaguen où sa cousine est prisonnière depuis qu'elle n'a pu quérir son lait à Kéristin, lui donne des nouvelles de l'époux et réclame... sa valise, à l'étonnement des compagnes de cellule (21).

Ainsi muni d'un bagage qui servirait de récipient, Guillaume se porte volontaire pour ramener la nourriture de la cuisine. Comme l'agent de surveillance

s'attarde auprès d'un verre, il ne l'attend pas et gagne, seul, la sortie principale, du pas tranquille de l'innocent libéré, la valise à la main. Au revoir messieurs! C'était une petite erreur...

Sur la route de Concarneau, notre Guillaume pratique ce que l'on n'appelle pas encore auto-stop. Un camionneur complaisant arrête son véhicule et le dépose quelques kilomètres plus loin, à l'embranchement de Saint-Evarzec. Il a subtilisé en descendant un bout de charbon de bois dont on chauffe les gazogènes et, sur la chaussée écrit: " Vive la Résistance. A bas Hitler! ", en défi. La chose faite, il rejoint la ferme de Mogueu, raconte qu'il a obtenu trois jours de permission.

Mais Albert Le Fur, s'étant mis en situation irrégulière, doit changer rapidement d'identité. Le cultivateur, Jean-Louis Riou, averti de l'urgence le conduit dans la campagne limitrophe, de Lesvez, chez son beau-frère, Jean Chalony, maire de Pleuven, qui lui administre sur carte l'état-civil de François Briec, né à Pleuven, cachet oblige, ouvrier agricole

(20) Elle participe activement à l'élaboration et à la distribution des tracts. Le 19 août des policiers se présentent à l'improviste, alors que des paquets attendent d'être livrés. Avant qu'ils ne pénètrent dans la pièce, elle a le réflexe de les jeter par la fenêtre parmi les oignons qui sèchent derrière. Albert, le jeune fils, les ramasse tandis que les policiers entamaient leurs investigations, et les porte aux distributeurs habituels... Il est aujourd'hui maire de la commune.

(21) Elle passera deux ans dans la prison. Jusqu'à Libération...

Une condition sociale qu'il justifie tout près, à Ker-Jacob, chez Corentin Viol, au pays de sa prétendue naissance (22).

La guerre sera pour lui la grande aventure d'un bout à l'autre.

Mobilisé à Brest, il quitta l'Ecole navale le 18 juin 1940 pour l'Angleterre au plus fort de la débâcle, sur le *Président Théodore Tissier*, navire océanographique, en compagnie de Michel Bolloré et de Bastien Coïc, le patron et le mécanicien de *L'Audacieux*. Après l'attaque de Mers-el-Kébir, on le conduisit sous la menace d'un fusil au camp d'Aintree dans les faubourgs de Liverpool, un véritable camp de prisonniers avec sentinelles, fils de fer barbelés, où, par sept dans un gourbi, on ne mangeait pas à sa faim. Il perdra huit kilos en un mois...

Un jour, on les rassembla dans une salle de cinéma. Un officier britannique leur annonça que, s'ils le désiraient, ils pouvaient devenir citoyens à part entière de Sa Majesté, apprendre la langue anglaise...

Il avait femme et fille, sa vieille mère à Treffiagat et ne tenait pas du tout à changer de patrie. D'autant que le traitement qu'il subissait ne l'enthousiasmait guère... Il exposa son cas de conscience au prêcheur de la bonne parole :

- «Qu'auriez-vous fait à ma place?»

Le « captain » n'en savait rien et, à la

cantonade, ajouta :

- « Ceux qui veulent rentrer en France, le pourront. Qu'ils le disent! ..

Il le dit.

Et repartit sur le cargo *Aveyron*, un cinq mille tonnes.

L'arrestation de Jean Baudry inquiète Michel Bolloré. Il hésite sur la conduite à tenir. Filer en Angleterre? Que deviendraient les familles? Il se décide pourtant. Mais il se trouve en congé de maladie. Le médecin lui délivre aussitôt le droit de réembarquer. A l'Allemand de la Gast qui s'étonne d'un si prompt rétablissement :

- « Vous gross malade, nein ? ..

(22) Il constituera par la suite un petit groupe de F.T.P. et combatta sur le front de Loricht.

Il se contente de répondre dans un sourire :

- « Oh! moi guéri vite! "

Le papier administratif en fait foi.

Et *L'Audacieux*; appareille le jeudi premier octobre à dix.sept heures pour un voyage de trois jours sur «Mongoyou», le banc de roches à langoustes dans l'ouest de Penmarc'h. Retour prévu le samedi: Pierre Kervévan est de « frikou », de noce, ce jour-là...

Par calme plat, devant Kérity ,le patron annonce aux plus jeunes qui ne le savent pas encore:

-« Nous partons en Angleterre... »

Comme ça.

Personne n'objecte et l'on jette à la mer les menus objets du bord pour accréditer la thèse d'un naufrage...

La supercherie réussira. Sur la preuve des épaves, l'Inscription Maritime très compréhensive, officialisera la perte corps et biens et les veuves présumées percevront leur demi-pension jusqu'à la fin de la guerre. Cela les aidera beaucoup. Sébastien Larnicol, par exemple, qui emmène son fils, laisse à la maison deux autres garçons de neuf et trois ans...

Le second jour, du fond de la cale, Sébastien Coïc, le mécanicien, perçoit un bruit d'avion et Michel Bolloré peut virer au sud-sudet avant que trois chasseurs les survolent. Ils tournent à plusieurs reprises au-dessus d'eux, mais la direction suivie semble normale aux observateurs du ciel qui s'éloignent. Les pêcheurs attendent un moment avant de reprendre le cap au nord. Six minutes plus tard, un bombardier se découpe à l'horizon, dans le crépuscule.

A sept heures le lendemain matin, par vent de nordct, ils doublent Ic phare du Loup, en vue des côtes. Un chalutier les remorque et le samedi de la noce à Léchiagat, ils débarquent à Newlyn. Midi. Ils rapportent un revolver, souvenir du 6 août, camouflé au creux d'une petite bouée en liège. Lors de la visite au départ, un soldat avait pris le flotteur sur le roof et s'en était amusé. En quittant le bord il l'avait jeté négligemment...

Le train du lundi les mène à Londres.

Pendant ce temps-là en France :

Mardi 20 octobre. « Le Matin », le mieux informé des journaux français" : « *Sans la victoire de l'Allemagne Nationale Socialiste on ne saurait imaginer que les nations européennes puissent vivre dans l'avenir. Etant*

donné ce fait irréfutable, la France doit, dans l'intérêt de tous les Français marcher la main dans la main avec l'Allemagne.. »

21 octobre. Tribunal correctionnel de Troyes: Augusta, trente-huit ans, une bonnetière, est condamnée à quatre mois de prison, sec, pour le vol de huit paires de bas qu'elle fabriquait aux établissements Bellot. Six mois aussi sec à Francis, dix-neuf ans, pour trente-cinq kilos de pommes de terre. La société de collaboration s'auto-défend..,

Et le vendredi 23 octobre, après trois semaines d'interrogatoires à *Patriotic School* l'équipage signe son engagement aux F.F.L. Il servira dans la Marine Marchande, section pêche à Newlyn.

Lorsque Bastien Larnicol, le fils, rentrera, en février 1945, il aura tout juste dix-huit ans... (23).

(23) Il est aujourd'hui le patron d'un chalutier, le *Docteur Bombard*.